

CORRESPONDANCE DU BRÉSIL

LA BRÉSILIENNE

Qui de nous, étrangers, emporté par la rêverie dans ces pays lointains dorés par le soleil brûlant des tropiques, n'a entrevu comme dans le fond magique d'une féerie, cet être mystérieux et fantastique : la Brésilienne ?

C'est toujours nonchalamment étendue dans un hamac, à l'ombre des palmiers et des bananiers, entourée d'esclaves épiaut ses moindres désirs et s'efforçant d'entretenir dans une douce fraîcheur l'air respiré par leur maîtresse hautaine et impérieuse que notre imagination nous l'a dépeinte. Combien la réalité est loin de cette vision fantasmée par les récits fantaisistes et le prestige de ceux qui viennent de loin.

Si au Brésil, comme partout d'ailleurs, il y a des femmes négligentes qui ne s'occupent nullement de leur ménage, laissant tout aller à vau-l'eau, je crois qu'il est difficile d'en trouver chez nous de plus actives et de plus économes que ne le sont en général les vraies ménagères du Brésil.

Lorsque, dans les premières années de mon séjour au Brésil (il y a trente ans), il me fut donné de pénétrer dans l'intérieur de plusieurs familles brésiliennes, quel ne fut pas mon étonnement en constatant la multiplicité des occupations de celles que je m'étais imaginé jusqu'alors comme étant la personnification de l'indolence et de l'oisiveté.

A ces maîtresses de maison qui, pour la plupart, jouissaient d'une grande fortune, aucun soin du ménage n'était étranger. Elles surveillaient personnellement le blanchissage du linge, et bien des fois je les ai vues, le fer en main, repasser les chemises de leurs maris ou de leurs fils trop exigeants sur le glacage des faux-cols et des plastrons, pour s'en rapporter aux mains inhabiles d'une domestique. Elles ne confiaient le soin de l'office (dépense) à personne ; dès le matin, on les voyait aller et venir, distribuer à chacun sa tâche de la journée et remettant à la cuisinière les provisions nécessaires pour préparer le repas de la famille.

C'est surtout depuis l'abolition de l'esclavage que ses attributions ont décuplé. Quand, ailleurs, la femme du monde, fatiguée des veilles occasionnées par les plaisirs des bals et des réunions de toutes sortes, peut s'adonner aux douceurs de la grasse matinée, sans craindre que l'ordre de sa maison n'en soit altéré, au Brésil, c'est la maîtresse de la maison qui, bien souvent, est obligée de réveiller ses domestiques afin que son mari ne coure pas le risque de partir pour ses occupations sans la tasse de café traditionnelle, car le personnel domestique est d'une incurie telle que la surveillance de la maîtresse de maison est nécessaire pour faire balayer une pièce convenablement.

La Brésilienne est excessivement habile dans tous les genres d'ouvrages d'aiguille ; sa couture est parfaite, et non seulement toute la lingerie est confectionnée par elle ou au moins sous sa direction, mais, à l'exception des costumes de visites et de promenades, elle taille et coud toutes ses robes et celles de ses enfants.

Comme mère de famille, elle nourrit toujours ses enfants, et ce n'est qu'avec un grand chagrin qu'elle se résigne à les confier à des mercenaires (quoique toujours sous sa surveillance) si des raisons de santé l'y obligent. Et elle préférerait sûrement mourir que d'être obligée d'envoyer élever ses enfants au loin, comme cela se fait journellement en Europe.

Sitôt qu'elle est mère, elle renonce à tous les plaisirs et se condamne à une réclusion volontaire et de longue durée, car se mariant très jeune et étant généralement très féconde, les familles de dix ou douze enfants ne sont pas rares au Brésil.

Le sentiment maternel est si exhubérant, qu'il ne s'étend pas seulement aux propres enfants, mais aussi aux étrangers ; car dans presque toutes les familles on rencontre de pauvres orphelins (fils de parents pauvres ou simplement de servantes à la maison), admis à la table commune, partageant le pain et les

caresses de la mère de famille, et traités sur le même pied d'égalité que les enfants de la maison.

Il y a quelques jours encore, je pus constater un exemple touchant de cette hospitalité traditionnelle dans ce pays si grand et si généreux.

Etant en visite dans une maison pleine d'enfants, je remarquai, au milieu de la troupe bruyante et joyeuse, une petite fille de cinq à six ans, toute couverte de cicatrices, signes visibles d'une maladie héréditaire et répugnante.

— Vous regardez cette petite fille, me dit la jeune femme, qui s'aperçut de ce qui attirait mon attention ; eh bien, je l'ai retirée de la pourriture ; sa mère, qui était ma blanchisseuse, est morte à la suite de couches ; et quand je vis ce pauvre petit être si délaissé, si misérable et dont le corps n'était qu'une plaie, je fus tellement émue de pitié que je la fis transporter chez moi pour lui prodiguer mes soins. Les médecins la croyaient perdue ; mais je ne me suis pas laissé décourager, je la soignai moi-même, et vous voyez que mes efforts ont été récompensés puisqu'elle est là maintenant, jouant avec les autres et complètement guérie de son horrible maladie dont elle n'a conservé que des traces.

De pareils traits n'ont pas besoin de commentaires et en disent plus long que tous les éloges imaginables.

Mais, puisque j'ai entrepris de dire la vérité, je dois avouer aussi que trop souvent cette tendresse dégénère en faiblesse et que les enfants sont excessivement gâtés. Les jeunes filles alors vivent presque toutes dans une oisiveté complète ; à part l'étude du piano et quelques ouvrages d'aiguille et de crochet, elles ne font pas œuvre de leurs dix doigts.

Ce mélange de philosophie et de fatalisme qui fait le fond du caractère brésilien, se complait à leur laisser la liberté de jouir de leur jeunesse. On pense que le jour des épreuves arrivera toujours trop tôt et que la nécessité, cette grande éducatrice de l'humanité saura bien les faire sortir de leur indolence ; du reste elles ont l'exemple de leur mère et de leur grand-mère, et elles sauront le mettre à profit quand il le faudra.

D'ailleurs, les évolutions par lesquelles passe le Brésil amènent aussi des évolutions dans la société, et toutes les coutumes tendent à se modifier.

Il y vingt ans, une femme ne sortait pas seule et aujourd'hui les femmes, voire même les jeunes filles, cherchent à s'affranchir de cette coutume et à acquérir leur liberté.

L'ambition de la Brésilienne serait d'être comme la française, mise au courant des affaires commerciales de son mari ; j'ai constaté bien des fois combien elle regrette d'être, par son éducation et les mœurs du pays, complètement écartée de ces sortes d'affaires. Une de ses préoccupations constantes est de venir en aide à son mari et d'augmenter par son travail le bien-être de la communauté. Les instruites ouvrent des externats et instruisent les enfants du voisinage, en même temps que les leurs ; d'autres mettent à profit leurs talents de pâtissières (doceiras) et font des gâteaux et des sucreries (ballas) qu'elles envoient vendre dans la ville ; quelques-unes prennent des entreprises de blanchissage ; d'autres se font couturières ; d'autres enfin s'occupent de l'élevage des bestiaux et font un grand commerce de lait.

Tous ces efforts dénotent une grande aspiration à sortir de la sphère dans laquelle l'a confiée l'éducation portugaise.

Cette aspiration noble et légitime ne pourra être satisfaite que lorsque le niveau de son instruction sera plus élevé.

La brésilienne l'a compris : nous en avons la preuve dans cet essaim de jeunes filles, qui se dirigent journellement vers les établissements d'instruction supérieure ; l'école normale, les écoles d'instruction secondaire, etc., sont trop étroites pour contenir les aspirantes avides de se désaltérer à la source vivifiante de la science.

L'école de médecine du Roi même, compte plusieurs étudiantes, et a déjà décerné le titre de docteur à plusieurs d'entre elles.

Nous ne pouvons qu'applaudir ce mouvement émancipatoire et l'encourager ; non que nous trouvions

que la femme doive changer de rôle et s'immiscer dans la politique ; non, ces sortes d'affaires sont du domaine des hommes, (il y en a quelquefois bien assez pour les embrouiller), et qu'elle se contente de la tâche grandiose et difficile entre toutes, celle qui lui a été marquée par la nature : Elever chrétiennement la génération future et la préparer aux grandes choses que le XXe siècle lui destine.

Pierre B. de Boucherville

GENTIL TOUTOU !

Oscar Dutilleul est tombé amoureux de Mme Letrinquart, une veuve fort jolie qu'il compte épouser prochainement.

La jeune femme habite une coquette villa aux environs de Paris.

Dutilleul s'y rend pour la première fois.

Il sonne à la grille ; et comme il s'aperçoit que celle-ci n'est pas fermée, il entre et suit l'allée qui mène à la villa.

A ce moment, un gros chien vient se jeter dans ses jambes en gambadant avec des signes de joie non équivoque.

Oscar flatte le dogue de la main, tout en lui disant :

— A bas les pattes, voyons !... A bas les pattes !... Cet animal-là m'a mis dans un bel état !

Et, en effet, le molosse, en posant ses grosses pattes sur la poitrine, le dos et les bras du trop heureux Dutilleul, lui a souillé de boue tous ses vêtements.

— A bas les pattes ! crie toujours Oscar, tout en se brossant et s'acheminant vers la villa.

Une bonne vient lui ouvrir la porte.

— Madame Letrinquart ?

— Entrez, monsieur.

Oscar entre joyeusement dans le salon, toujours escorté du gros chien qui, d'un bond, s'élance sur le canapé et s'y installe commodément.

— Voilà un animal que sa maîtresse gâte trop, se dit Oscar.

Bientôt la jeune veuve arrive, et l'amoureux ne songe plus à l'affreux molosse.

Mais celui-ci ne l'entend pas ainsi, sans doute, et désire être en tiers dans l'entrevue car il ne tarde pas à descendre du canapé pour aller près des deux fiancés ; il pose une patte sur la robe de Mme Letrinquart et l'autre sur le pantalon de M. Dutilleul.

La veuve ne semble point se formaliser de cette familiarité ; elle caresse le chien en murmurant, avec cette intonation de voix que les gens se croient obligés de prendre quand ils parlent aux bêtes :

— Oh ! le beau toutou... le gentil toutou !

— Zentil !... zentil !... répète Oscar, pendant qu'il se dit en lui-même : Est-ce que cet animal ne va pas bientôt nous laisser tranquilles ?... Si j'étais le maître, comme je te flanquerais à la porte à coups de canne !... Mais, aujourd'hui, la belle veuve ne me le pardonnerait pas !

Les deux amoureux continuent donc à causer ; mais quand le chien s'aperçoit qu'on ne s'occupe plus de lui, il se met à grogner et avance sa grosse tête.

— Oh ! le beau toutou ! murmure Mme Letrinquart en le caressant.

— Zentil !... zentil ! reprend Oscar, qui se dit avec une fureur croissante :

— Décidément, c'est insupportable !... et ma future a une affection pour les chiens qui dépasse toutes les bornes !...

Bientôt après, la bonne ouvre la porte du salon en disant :

— Madame est servie.

Allons, monsieur Oscar, dit la jolie veuve, passons dans la salle à manger ; vous devez avoir grand appétit.

Les deux fiancés s'en vont, toujours accompagnés du molosse.

Celui-ci ne tarde pas à prendre les devants, attiré par l'odeur d'un superbe poulet rôti.